

# **Le sociotoponyme urbain en Algérie : caractéristiques et lectures identitaires. Le cas des villes de Sidi Bel Abbès et d'Aïn Témouchent**

**Hadjer MERBOUH<sup>(1)</sup>**

---

Le sociotoponyme est « plus qu'un toponyme » (Boyer, 2008, p. 10). Cette exception dénomminative ne réside pas dans l'acte social de l'attribution/usage du sociotoponyme. En effet, ce phénomène onomastique (et l'allonymie toponymique de façon générale) est international et n'est pas limité au territoire algérien : « l'attribution de [sociotoponymes] ... est un phénomène courant, banal même, mais intéressant à plus d'un titre » (Steffens, 2007, p. 1).

La présente réflexion interroge les particularités des sociotoponymes en usage dans deux villes algériennes de l'Oranie (Sidi Bel Abbès et Aïn Témouchent). L'objectif étant double, catégoriser ces formes dénomminatives, selon une approche linguistique plurielle ; et suggérer une lecture interprétative de ces références socio-spatio-linguistiques. Mais d'abord qu'est-ce qu'un sociotoponyme?

## **Le sociotoponyme, plus qu'un toponyme**

Sociotoponyme, toponyme officieux, populaire, non standard, toponyme d'usage, surnom toponymique (comme en anthroponymie). Ces appellations renvoient au nom d'une entité géographique attribué par une population, une société donnée (qui entretient des rapports avec cet espace qu'elle dénomme).

---

<sup>(1)</sup> Université Aïn Témouchent, Belhadj Bouchaib, Faculté des lettres, des langues et des sciences sociales, Département des lettres et langue française, 46 000, Aïn Témouchent, Algérie.

Il s'agit d'une forme dénominative non officielle (informelle) de l'espace, qui s'oppose au toponyme officiel (dit nom normalisé, standardisé ou polytonyme) tel que défini par le Glossaire de la terminologie toponymique du GENUNG<sup>1</sup> : « nom de lieu approuvé par une autorité toponymique officielle et qui ressortit au territoire sur lequel elle exerce sa juridiction » (Kadmon<sup>2</sup>, 1997).

Dans ce glossaire, on retrouve l'entrée « nom régional »<sup>3</sup>, définie en tant que « toponyme utilisé dans une langue et une forme propres à une région et sans reconnaissance officielle » (Kadmon, 1997).

Compte tenu de la langue du sociotoponyme, ce nom peut être appelé « argotoponyme », « tout toponyme différent de la forme officielle et pouvant comporter plusieurs niveaux d'argotisation compte tenu de ses diverses utilisations en situation » (Podhorná, 2004, p. 289). Cette acception limite le toponyme populaire à l'usage argotique, ce qui ne correspond pas à la réalité algérienne, comme on le verra plus loin dans ce texte<sup>4</sup>; alors que le « néotoponyme » serait toute référence dénominative qui est créée par la voix publique, et qui n'est pas encore intégrée en tant que toponyme officiel. L'appellation néotoponymie fait défaut, par son préfixe « néo- » (du latin « néos » signifiant « nouveau »), laissant entendre que le toponyme populaire est principalement un nom nouvellement attribué, ce qui n'est pas toujours vrai<sup>5</sup>.

L'expression « toponyme populaire » renvoie mieux au caractère social de ce type de noms propres; cependant, le qualificatif « populaire » connote le folklorique et suppose que ce nom soit forcément partagé par une population donnée, ce qui ne peut être possible, « le qualificatif 'populaire' ne signifie pas nécessairement qu'un nom est connu de la population locale entière. La connaissance (ou l'ignorance) d'un toponyme donné est souvent fonction de l'âge de la personne, de son origine géographique et sociale, du quartier de son domicile, de la durée de sa domiciliation, [etc.] » (Steffens, 2007, p. 3).

Cette forme dénominative de l'espace est également dite « toponymie parallèle » ou « spontanée »; le premier qualificatif (parallèle) suppose qu'une toponymie d'usage est en co-présence avec une autre (plutôt officielle), ce qui ne correspond pas, par exemple, au cas de l'Algérie où

---

<sup>1</sup> GENUNG : Groupe d'experts des Nations unies pour les noms géographiques.

<sup>2</sup> Document pdf en ligne, sans pagination (*cf.* Références bibliographiques).

<sup>3</sup> Les formes toponyme/nom populaire, spontané, ou sociotoponyme n'y figurent pas.

<sup>4</sup> Les sociotoponymes des villes-objets de cette recherche sont en derja, en français et en contact derja (arabe)-français.

<sup>5</sup> Le cas du toponyme populaire « Graba » (présent dans nombre des villes algériennes) existait avant même l'attribution des toponymes coloniaux.

la « dénomination spontanée [semble être] un palliatif à la non-dénomination » explique Yermeh (2018, p. 394). Soulignons que la spontanéité de l'attribution de ces surnoms n'est « jamais de manière totalement arbitraire » (Yermeh, 2018, p. 395).

Quant au terme socio-toponyme<sup>6</sup>, qui me semble plus approprié, il est d'usage depuis la formation du terme par Gerrin en 1998 : « nom d'une entité géographique (lieu habité) attribué par une société donnée (qui a des rapports avec cet espace qu'elle dénomme) [...] ; il est né d'un accord tacite entre les habitants d'un lieu » (Bouvier et Guillon, 2001, p. 10).

En dehors des nuances de sens entre ces différentes dénominations, elles partagent le caractère non officiel sociotoponyme (non reconnaissance du statut du nom, et de sa/ses langue(s)), oral, authentique et social). Parce que plus ancrée socialement, l'étude des sociotoponymes constitue une double « quête de nature identitaire » (Cheriguen, 2013, p.14). Ces noms « sont ressentis comme plus authentiques, parce qu'enracinés dans un vécu commun et une mentalité collective. Par conséquent, connaître et analyser cette nomenclature 'parallèle' permet de mieux rendre compte du vécu et de la mentalité d'une population locale et de mieux les comprendre » (Steffens, 2007, p. 2).

Ainsi, les surnoms toponymiques seraient plus que des toponymes, plus qu'un désignateur géo-référentiel, « ces noms contribuent à l'orientation et au positionnement du locuteur non seulement dans l'espace géographique, mais également dans l'espace social et culturel qui est le sien » (Steffens, 2007, p. 1).

Le présent texte propose une réflexion sur la toponymie d'usage en Algérie : qu'est-ce qui caractérise les sociotoponymes algériens ? Quelles lectures peut-on en faire ? Pour répondre à ce questionnement, je propose une analyse des sociotoponymes collectés dans deux villes de l'Oranie, à savoir Sidi Bel Abbès et Aïn Témouchent. Ces villes limitrophes connaissent une certaine homogénéité<sup>7</sup> socio-historique constituant une entité territoriale.

---

<sup>6</sup> Ne figurant pas dans les terminologies toponymiques des CNT (Commission Nationale de Toponymie) et le GENUNG.

<sup>7</sup> Le terme ne doit pas voiler les quelques particularités de chaque ville, sur les plans socio-historique, sociolinguistique ou culturel.

## **Repères contextuels : villes et toponymie urbaine**

Connues comme nouvelles villes de « création<sup>8</sup> coloniale », ces cités sont millénaires, comme en témoigne l'architecture arabo-berbère des mausolées « Sidi Bel Abbès »<sup>9</sup> et « Sidi Said » ou encore le nom Aïn Témouchent<sup>10</sup> (« Aïn » de l'arabe signifiant « source » et du berbère « (t)ouchent » : « femelle du chacal »). En reconstruisant<sup>11</sup> ces « villes »<sup>12</sup>, une toponyme coloniale (désormais TC) a été attribuée aux nouveaux lieux urbains, « une nouvelle dénomination étrangère à la culture du pays [...] [visant à] rattacher l'espace algérien 'terminologiquement' et 'étymologiquement' à une nouvelle aire linguistique, française, latine et chrétienne » (Atoui, 2005, p. 27-29).

Au lendemain de son indépendance en 1962, l'Algérie se lança dans une opération de « décolonisation toponymique » dit Atoui ; une opération légitime de débaptisation-rebaptisation des précédents noms coloniaux, « dans une logique de récupération, de reconquête, de restitution de l'histoire, de l'identité, de la langue » (Atoui, 2005, p. 39).

Les principales caractéristiques de cette nationalisation des toponymes sont le rattachement à la référence arabo-musulmane (dans le sillon de la politique d'arabisation, 1963), et la mémorisation des grandeurs de la libération nationale, comme le synthétise Moussaoui : « glorification de la puissance militaire, affirmation de l'enracinement culturel dans le monde arabo-musulman et stigmatisation de la colonisation, telles sont les principales valeurs » (2004, p. 80).

Je distingue, dans cette toponymie de la postindépendance, que j'appelle ici « toponymes algériens » (abrégés par TA), deux formes : les noms qui remplacent les TC, et les noms attribués aux lieux construits après l'indépendance<sup>13</sup> (et n'ayant pas reçu de TC). Cependant, une

---

<sup>8</sup> Le terme adéquat serait « construction » ou « reconstruction » à l'euro-péenne, par la politique coloniale du début du XIX<sup>ème</sup> siècle qui insistait sur une « création ex-nihilo » de ces deux villes.

<sup>9</sup> Lire à ce propos les intéressants textes d'Ainad Tabet sur Sidi Bel Abbès (*cf.* Bibliographie).

<sup>10</sup> Cité apparentée à « Albulae », « citadelle et grande ville romaine du IV<sup>ème</sup> siècle » (Moussa-Boudjema, 2009, p. 112).

<sup>11</sup> Au point de devenir, « [Sidi Bel Abbès] la troisième grande ville d'Oranie, la plus européenne » (Gandini, 1998, p. 5) ; et Aïn Témouchent, le « 'modèle' de la colonisation française en Algérie » (Ouldennebia, 2005).

<sup>12</sup> Créées officiellement par ordonnance royale datant de 1847 (Sidi Bel Abbès) ; et par décret du 26 décembre 1851, pour Aïn Témouchent (dans la subdivision de Sidi Bel Abbès, province d'Oran).

<sup>13</sup> Même si, comme l'évoque Yermèche (2019, p. 392), nombre de ces lieux souffrent du « no man's land toponymique » !

subdivision des TA n'a pas à avoir lieu quand on sait que la politique dénominative postindépendance n'a pas été renouvelée de 1963 à 2014 : « la priorité est accordée, dans les propositions de baptisation ou de débaptisation, à tout ce qui a trait à la résistance populaire, au mouvement national et à la Révolution de libération nationale, ses symboles et événements » (Décret n° 14-01 du 05.01.2014, Article 9).

L'algérianisation des toponymes est évidemment légitime<sup>14</sup> tout comme ses principes. Toutefois, cette vision dénominative ne devrait plus se « limiter<sup>15</sup> » à l'Histoire récente de l'Algérie millénaire et plurilingue au passé berbéro-arabe qui foisonne d'évènements, de dates, de grandes femmes et hommes, etc., « comme si le commencement de l'histoire de l'Algérie avait comme point de départ le 03 juillet 1830. Le passé ancien est totalement absent du paysage toponymique locale » (Atoui, 2005, p. 41).

Pour récapituler, il existe à Sidi Bel Abbès-ville comme à Aïn Témouchent, une seule toponymie officielle, la toponymie nationale (TA) de la postindépendance (en langue arabe). Une autre couche<sup>16</sup> toponymique ex-officielle en langue française<sup>17</sup> (TC) est encore présente dans les usages des habitants, comme l'avaient démontré de nombreuses recherches et travaux universitaires : la coprésence des TA et des TC dans la dénomination des lieux urbains est une pratique ordinaire des habitants des villes algériennes.

## **Une pluralité toponymique**

Les chiffres présentés, dans le tableau 1 en conclusion, exposent les résultats d'enquêtes menées dans le cadre de notre recherche doctorale<sup>18</sup>. Ces enquêtes (réalisées entre 2011 et 2014) avaient pour objectif de collecter des mises en mots sur les villes de Sidi Bel Abbès et Aïn Témouchent. Les discours collectés par le biais de ces enquêtes (il s'agit de six entretiens semi-directifs menés avec trois jeunes Bélabésiens et

---

<sup>14</sup> De la légitimité naturelle de dénommer un lieu que nous possédons.

<sup>15</sup> Entre guillemets, l'emploi de ce verbe ne peut nullement violer les grandeurs de la Révolution algérienne et de ses Femmes et Hommes.

<sup>16</sup> Notons que les grandes villes (Alger, Canstantine, Oran, etc.) possèdent en plus de cette double toponymisation, une couche ancienne berbère, arabe, truque et/ou espagnole.

<sup>17</sup> Quelques TC sont en espagnol, ou en arabe (transcrits en lettres latines).

<sup>18</sup> (Merbouh, 2016), cette recherche était inscrite en sociolinguistique urbaine et s'intéressait aux discours sur les villes Sidi Bel Abbès et Aïn Témouchent (discours sur les lieux, discours sur les habitants, discours dénominatifs des lieux, discours sur les langues des/dans les villes, etc.).

trois jeunes Témouchentois)<sup>19</sup> portaient, entre autres, sur les dénominations des lieux urbains.

Dans les discours des interviewés, la dénomination des lieux urbains était spontanée ; dans le contexte de leur mise en mots, pour décrire un lieu, un évènement, les enquêtés nommaient des lieux. Ainsi, j'ai collecté 127 noms à Sidi Bel Abbès-ville et 116 à Aïn Témouchent. Les usages onomastiques (Tableau 1) en pourcentage arrondi montrent une pluralité toponymique marquée par la coexistence (*supra*) des deux formes dénominatives précédemment décrites : les TA et TC<sup>20</sup>. Ce qui est remarquable dans les résultats de cette enquête est l'importance des sociotoponymes dont le chiffre dépasse la moyenne des usages toponymiques dans chacune des villes en question (65% à Aïn Témouchent et moyen à Sidi Bel Abbès avec 49%).

Peut-on parler de trois formes dénominatives de l'espace urbain à Sidi Bel Abbès et à Aïn Témouchent ? Non, si on se réfère aux précédentes acceptions du toponyme populaire. Dans ce cas, la TC, toponymie coloniale ex-officielle, serait officieuse et se définirait comme sociotoponymie. Cette donne m'amène à redessiner un tableau 2, qui laisse clairement voir la prépondérance de l'usage des noms populaires à Sidi Bel Abbès comme à Aïn Témouchent (79 % et 78%). Mais qu'est-ce qui caractérise cette sociotoponymie urbaine ?

## **Sociotoponymie urbaine : typologie et caractéristiques**

Dans cette section, je propose une classification des sociotoponymes collectés (entretiens : *supra*) dans les deux villes-objets de cette réflexion. Je présente également une analyse plurielle (analyse phonétique, analyse contrastive et lexico-sémantique) de ces dénominations. La première forme officieuse à distinguer est la toponymie coloniale.

### ***Les toponymes coloniaux (TC) en langue française***

La TC qui n'est plus reconnue politiquement depuis 1963 est encore présente dans les usages des habitants. Les informateurs citent constamment les noms « Rousseau », « les Castor », « Hoche », « Saint

---

<sup>19</sup> Une partie de cette mise en mots, des six entretiens, intéresse la présente réflexion (il s'agit d'isoler des toponymes urbains, 127 noms collectés dans les discours des interviewés Bélabésiens, et 116 toponymes collectés des discours des enquêtés Témouchentois) ; ainsi, je m'abstiens d'alourdir la lecture de ce texte par des données méthodologiques (âge, origine, lieu de résidence ; entretien avec guide semi-élaboré, codage des discours, translittération, traduction, etc.) qui n'apporteraient rien à l'analyse toponymiques quantitative et qualitative proposée dans les pages qui suivent.

<sup>20</sup> Je ne discuterai pas ici les différences des valeurs entre villes.

Roch », « Place Verdun », « Thiers » (à Aïn Témouchent), et « Rue Calle del Sol », « Fénelon », « rue Mogador », « Place Carnot », « la Huche », « Ronsard » (à Sidi Bel Abbès). Les quelques adaptations phonétiques (adaptation au système linguistique de la derja, langue maternelle des villes en question, comme [mogadoR] pour Mogador) ne sont pas très accentuées et j'estime que les TC n'ont pas connu des « altérations » profondes de leurs formes.

### *Les toponymes coloniaux altérés linguistiquement*

Ce sont les TC qui ont connu un ensemble d'opérations linguistiques en contact avec la derja<sup>21</sup>, ce qui a rendu ces substrats toponymiques de langue française difficilement reconnaissables. À Sidi Bel Abbès, les sociotoponymes ci-dessous ont reçu cette « derjisation »<sup>22</sup>, une adaptation au système linguistique (phonétique notamment) de la derja :

- « LGarliṭa »<sup>23</sup> : en français « gare de l'état », prononcé en derja [garli:ʔa].
- « Kajaṣun »<sup>24</sup> : en derja [kajasɔ:n] de l'espagnol «Calle del Sol».
- « Filâz Thiers » : « village » en derja dit [fi:la:ʒ] (en optant pour le son [f] pour remplacer le [v] qui n'est pas d'usage [vilaʒ]) + TC-anthroponyme « Thiers » prononcé [tj:ar].
- « Filâz Bira » : « village » en derja dit [fi:la:ʒ] (remplacement des sons /f,v/ par /f,ʒ /) + une altération du TC-anthroponyme « Perrin » : de [peRê] à [bi:ra] avec remplacement du phonème [p] par [b] comme le premier n'appartient pas au système phonétique de la derja.
- « LKampo » : en derja [lkampɔ], du français « camps ».
- « Àl Castors » (à Aïn Témouchent), TC adapté au système derja avec l'ajout du déterminant « àl ».

Cette forme de sociotoponymie inclut les TC mi-traduits<sup>25</sup>, qui ont connu une traduction des choronymes accompagnant les noms. C'est le cas, à Sidi Bel Abbès de « ʔrig l'Article » avec traduction du choronyme « rue » vers la derja [ʔri:g] (dérivé de l'arabe [ʔari:q] en ôtant le son [a] et en modifiant le son [q] par [g] de la derja de la ville) + TC « l'Article »

<sup>21</sup> Variété d'arabe algérien. Employée dans ce contexte, elle désigne soit la derja de la ville de Sidi Bel Abbès soit celle de Aïn Témouchent (notant que ces deux derjas oraniennes se ressemblent étroitement).

<sup>22</sup> Entre guillemets, l'expression est de nous (construite comme « francisation »).

<sup>23</sup> Le code de translittération est composé de graphèmes latins et autres signes de la norme ISO de romanisation (Norme ISO 233-2 : 1993) et de l'API.

<sup>24</sup> TC en espagnol.

<sup>25</sup> Il s'agit d'une traduction incomplète accompagnée d'une translittération, une sorte d'altération linguistique sans passage explicite d'une langue à une autre.

prononcé avec /r/, /lartikl/. À Aïn Témouchent, je cite les sociotoponymes :

- « Nah3 Saint Rock » : choronyme en arabe (« Nah3 » signifiant « boulevard ») + « Saint Rock » (TC).
- « Ĥaj Place Verdun » : choronyme en derja-arabe (« Ĥaj », « quartier ») + TC « Place Verdun » (et son choronyme français).

### ***Les toponymes algériens altérés linguistiquement***

Ce sont des nouveaux toponymes officiels qui ont connu une traduction en français de leurs formes en langue arabe (traduction entière ou partielle du nom ou du choronyme l'accompagnant). À Sidi Bel Abbès :

- « Rocher » : traduction française du TA « المصخره » ;
- « Bâtiment taġ les (Z) Oiseaux » : en français « bâtiment » + « taġ » particule derja signifiant « de » + traduction française du TA (« العصافير ») ;
- « Àl Quatre Cent » : traduction française du TA<sup>26</sup> « أربع مئة » précédé du déterminant « àl » ;
- « La Cité Police » : choronyme en français « la cité » + traduction française du TA (« حي الشرطة ») précédé du déterminant « àl » ;
- « Trois Cent Soixante Logements » : traduction française du AT « ثلاث مئة وستون مسكن » ;
- « Vingt Quatre Février » : traduction française du TA « أربعة وعشرون فيفري » ;
- « Plaṣiṭa taġ lWiàam » : traduction du choronyme arabe « ساحة » au français « placette » adapté à la derja /plasiṭa/ + particule « taġ » de la derja signifiant « de » + TA ;
- « Rue Bumlik » : traduction du choronyme « شارع » en français « rue » + NT-anthroponyme ;
- « Agence Àl ȳalmi » : traduction du choronyme « محطه » en français « agence » + NT- anthroponyme ;

---

<sup>26</sup> Tous les TA-chiffres cités par les interviewés ont été énoncés en français (traduits), « Cité Quatre Cent », « Àl Cinq Cent », « Quatre Vingt Logements », « Mille cinq cents » (Sidi Bel Abbès) ; à Aïn Témouchent, « Trois Cent Vingt », « Quarante Huit », etc.

- « Frères Amérouche », « Aspirant Saâdane » et « Palestine » (traductions des TA en langue arabe « الاخوه عمروش », « المرشح سعدان », et « فلسطين »).

De même, À Aïn Témouchent, on compte :

- la traduction française des TA-chiffres « Les Mille » et « les Mille Logements », « Quatre Cent Onze », « Cent Vingt et Un », « Trois Cent Douze », « Ilot Dix » ;
- la traduction française des TA-dates commémoratives « Premier Mai », « Premier Novembre » ;
- la traduction des noms et de leurs choronymes « Cité des Cadres », « Cité Police » ou la traduction des choronymes dans le cas des TA-anthroponymiques « Cité ũumar Bnu Àlxat[ɕb », « Cité Mulaj Muŕtafa », « Bâtiments IBaraka », « Cité Barrwajan », « La Rue Budiaf », « La Rue Xmisti », « Rue Mayni ».

Le sociotoponyme « La Makta » (Sidi Bel Abbès) constitue un cas isolé qui retient l'attention. Il s'agit d'une francisation de ce toponyme algérien prononcé [lamakta], avec une suppression du son derja /s/ ([maktaʃ], « المقطع »), et adaptation à la règle de détermination des noms français, par l'ajout de l'article féminin « la ».

### ***Le glissement sémantique***

Certains choronymes sont utilisés en tant que toponymes, comme « Tunnel », « Plaŕeŕa » (de placette ou de l'espagnol « placita »<sup>27</sup>) qui désignent un tunnel et une placette particuliers à Sidi Bel Abbès ; ou le sociotoponyme « la Ville » dit également en derja « lblad » (d'origine arabe « àl bilâd »), qui renvoie au « Centre-Ville » (à Sidi Bel Abbès et Aïn Témouchent). C'est également le cas, à Aïn Témouchent :

- « Àlaye » : du français « arrêt » précédé par l'article de définition de la derja-arabe « àl » ;
- « Ál Rond Point » : du français « rond-point » précédé de l'article de définition de la derja « àl » ;
- « Ál Boulevard » : glissement sémantique du choronyme « boulevard » (devenu toponyme d'un seul lieu en ville) adapté au système derja à l'aide du déterminant « àl » ;
- « Ĥaj taŕ Ál Faubourg » : choronyme derja « cité/quartier » + particule « taŕ » de la derja « de » + en français « Faubourg »

<sup>27</sup> La ville de Sidi Bel Abbès a accueilli, au temps de la colonisation française, une importante population venant d'Espagne (Ainad Tabet, 1998).

avec glissement sémantique (le terme renvoie à un toponyme) et adaptation au système arabe-derja avec le déterminant « àl ».

### ***Le néologisme toponymique***

Ces toponymes parallèles sont plus créatifs dans leurs formations. Ils ne sont pas construits, comme les deux premières formes, par référence à d'autres toponymes. Ce sont des formations lexicales principalement motivées par référence au lieu dénommé, soit par référence aux noms du propriétaire (anthroponyme) du lieu, comme à Aïn Témouchent :

- « Qahwt Balyaba (Café de Balyaba), « Qahwa taḥ Álmunsi » (Café de Álmunsi), Qahwt Kâlâf (Café de Kâlâf) : créations toponymiques en derja « café » + un anthroponyme (Balyaba, Álmunsi, Kâlâf) ;
- Bâtiments taḥ Áttunsi : en français « des bâtiments » + la particule derja « taḥ » (« de ») + un anthroponyme « Áttunsi » ;

soit par référence au lieu en question (une caractéristique ou une description), on nomme à Sidi Bel Abbès, en derja, « ṭrig 'lafḥa » (rue du serpent, de sa forme serpentée) ; « ṭrig Ixarub » et « Ṭrig Àzzitûn » (« rue des Caroubiers », et « rue des oliviers », il existait au long de ces lieux des caroubiers, et des oliviers) ; « ṭrig lyozlan » (rue des Gazelles, on dit qu'un habitant de ce lieu possédait une ou deux Gazelles)<sup>28</sup> ; « ÀṬaḥṭaḥa » (foire nommée par la forme plane de l'espace) ; « Sariz Àlhut » (parce qu'un « bassin de poisson » était jadis installé dans ce lieu). Par rapport à la nouveauté des lieux, on retrouve le « ṣṭad<sup>29</sup> Àzdid » (« nouveau stade », à Sidi Bel Abbès) et « l'Hôpital Àzdid » (« le nouvel Hôpital » à Aïn Témouchent), ces noms sont formés par les choronymes français (stade et hôpital) auxquels s'ajoute l'adjectif derja « Àzdid » (nouveau). Dans les deux villes, on trouve nommé, en derja, le lieu « Grâba » (ancien quartier<sup>30</sup>, où était cantonnée, jadis, la population locale, dite indigène).

À Aïn Témouchent, on dénomme des lieux en derja, en français et dans le contact de ces deux langues, « Waḣt lMдина » (« Centre-ville ») ; « Petites Villas » ; « Àl Mizan » (« la balance », désignant un quartier dans lequel on trouvait l'édifice d'une balance) ; « Waḥad Fug Waḥad » (décrivant la forme du bâtis, deux maisons superposées « un sur

<sup>28</sup> Ces significations ont été racontées par les interviewés Bélabéseins.

<sup>29</sup> « Stade » adapté à la derja ([t] transformé en [ʈ]).

<sup>30</sup> Composé de gourbis, à l'époque coloniale.

un ») ; « Ál Bařimât<sup>31</sup> Ássufur » (les bâtiments jaunes, par leurs couleurs) et « Ál Bařimât tař Zigzag » (« les bâtiments des zigzags », inclinées).

Une autre forme de néotoponymie est construite, cette fois, par métaphore ou par métonymie où la pratique sociale mêle critique et ironie, c'est l'exemple d'un Rond-point<sup>32</sup> (Sidi Bel Abbès) dénommé « Dubay » (par la forme exagérée du jet d'eau qui s'y trouve) ; les « filař lkarřun »<sup>33</sup> (village du carton<sup>34</sup>) et « filař américain » (village américain<sup>35</sup>), désignent par dérision des quartiers défavorisés ; tout comme le « Sheraton » un nom plus que parlant, attribué à la prison de la ville de Sidi Bel Abbès. À Aïn Témouchent, le quartier défavorisé « M6 » (Àam Six) s'est vu attribué le nom de la chaîne française, mal réputé, par les Algériens) ; et deux cafés accueillants des supporters d'équipes espagnoles sont surnommés « Ál Qahwa tař Lbarřa » (« café du Barça ») et « café Real ».

### Lecture interprétative : pourquoi ces sociotoponymes ?

Une pluralité dénominative caractérise les lieux des villes Sidi Bel Abbès et Aïn Témouchent où coexistent l'usage des toponymes officiels (TA) et d'une sociotoponymie multiforme. On dénombre cinq types de surnoms toponymiques : les toponymes ex-officiels (TC) qui résistent dans l'usage oral, les formes TC et TA retravaillées sociolinguistiquement (avec profondes transformations lexicales ou traduction totale ou partielle des noms), des noms formés par glissement sémantiques et enfin par des créations lexicales subtiles (innovations toponymiques).

Autrement dit, des opérations linguistiques et des choix sociolinguistiques dictent la formation de la sociotoponymie des villes en question. Les langues de ces surnoms sont la derja, le français et les contacts derja-français, sans oublier de mentionner l'étroit rapport linguistique entre la derja et la langue arabe (un de ses substrats).

Mais comment peut-on expliquer la formation/usage de ces toponymes populaires ? J'en suggère la lecture interprétative suivante :

<sup>31</sup> En français « bâtiments » adapté au système phonétique et morphosyntaxique derja : ajout du déterminant « àl », de [batimã] à [ˈlbařima:t] (pluriel).

<sup>32</sup> Il désigne également aujourd'hui le quartier limitrophe à ce rond-point.

<sup>33</sup> « Filãř l Karřun » : « village » en derja dit [fi:la:ř] (en optant pour le son [f] comme le [v] n'est pas d'usage [vilař]) + en derja [karřun] du français carton [kaRtõ] (remplacement des /Rt/ par /rř/).

<sup>34</sup> Comme si les maisons (de l'intérieur et de l'extérieur) dans ces lieux étaient en carton, signe de précarité.

<sup>35</sup> Où pauvreté est antonyme à « américain ».

*Une réappropriation socio-spatiale* des lieux urbains (anciennes parties des villes en question), ceux construits et réservés<sup>36</sup> aux Européens, ex-habitants de la ville durant l'époque coloniale ; ces lieux qui avaient reçu des toponymes français (TC), et qui sont aujourd'hui redénommés (TA). Les habitants, pour accentuer leur réappropriation des espaces urbains décolonisés, marquent ces lieux haussmanniens<sup>37</sup> par le réemploi libre, délibéré de la TC, tout en remodelant les noms, comme une réappropriation<sup>38</sup>, de marquage à la fois territoriale et sociolinguistique. Les noms français sont mi-traduits en derja, ou parfois pétris à la derja, afin de bien fusionner ce « substrat » français onomastique.

Mieux, la réappropriation territoriale passe par l'emploi d'une néotoponymie, par la création de noms, loin des noms officiels, les usagés des lieux ont leurs propres noms, pratiques parce qu'ils sont représentatifs de leurs rapports à l'espace qu'ils s'approprient. En effet, « toute forme d'appropriation de l'espace passe par la production (et/ou la destruction) de signes » (Veschambre, 2004, p. 73-74).

- *Une consolidation de l'épaisseur mémorielle*, à travers l'usage des TC, les habitants s'efforcent de rappeler/se rappeler, au quotidien, la mémoire de leurs villes marquées<sup>39</sup> à jamais par cette Histoire coloniale algérienne. Ce passé révolutionnaire est restitué grâce à ces anciens noms, sociotoponymes aujourd'hui. Ces derniers contribueraient, ainsi, à rafraîchir la mémoire collective et à soutenir l'identité sociale.

- *Des stratégies de refus, affirmation/revendication identitaires* ; il s'agit d'une stratégie<sup>40</sup> de refus-rejet des toponymes de la post-indépendance (TA)<sup>41</sup>, qui est exprimée par le recours à une nouvelle dénomination (la néologie toponymique) et à la « rectification » linguistique où le contact des langues et l'usage de la derja sont les normes. Le remodelage toponymique (altérations des TA) et le passage d'une langue à une autre (traduction et contact des langues) pour dénommer, parfois, ironiquement un lieu, pointent les déficiences et les imperfections des politiques toponymiques (ci-dessus) qui ne sont autres que le reflet d'une politique urbaine et linguistique imposées « d'en

---

<sup>36</sup> Les Algériens dits « indigènes » étaient exclus de cet espace de la ville.

<sup>37</sup> Ou majoritairement de style haussmanniens.

<sup>38</sup> S'agit-il d'une forme de « correction » ?

<sup>39</sup> Le marquage le plus exhibant, de ces lieux de guerre et de résistance dans les villes en question, est celui de l'architecture européenne.

<sup>40</sup> Camilleri C. & al. (2013). *Stratégies identitaires*, Paris : PUF.

<sup>41</sup> Un refus-rejet non catégorique puisque (voir Tableau 1) nombre de TA sont présents à l'usage.

haut » sans prêter l'oreille à la société (à la réalité dénomminative des lieux habités, entre autres).

Les altérations TC et TA forment des toponymes hybrides entre l'officiel et l'officieux, des noms entre langues statuées (nationale et étrangère : l'arabe et le français), et langue non statuée mais norme sociolinguistique et identitaire de Sidi Bel Abbès et Aïn Témouchent (la derja). Ainsi, détruire les formes (lexico-sémantiques) et les frontières politiques (frontières toponymiques et frontières linguistiques<sup>42</sup>) seraient à la fois une forme d'expression et de revendication identitaires.

- *La norme des villes* qui se lit dans l'usage des surnoms des lieux urbains se définit à travers :

- une norme sociale qui se démarque par son refus de suivre « la norme » (toponymie officielle, politique linguistique, normes des langues<sup>43</sup>, etc.) ;
- une diversité reconnue, assumée qui ne rejette pas ses strates sociohistoriques, partie prenante de l'épaisseur mémorielle et identitaire des villes ;
- un plurilinguisme affiché qui ne dissimule pas ses origines linguistiques et où le français et l'arabe se mêlent à la derja ;
- la derja marqueur sociolinguistico-urbain des villes ;
- l'oralité contenant de l'identité urbaine ;
- les néologies et vivacité sociolinguistiques.

## Conclusion

Les suggestions de lecture de la formation-usage des sociotoponymes convergent vers la lecture de la naissance d'un nouveau rapport à l'espace des villes Sidi Bel Abbès et Aïn Témouchent.

Ce nouveau rapport dénonce, d'un côté, un certain déséquilibre socio-spatio-linguistique, en effet, « la néotoponymie révèle [...] les déséquilibres, les tensions, les conflits » (Lajarge et Moïse, 2008, p. 89). De l'autre, les dénominations sociales seraient la voie/voix d'un renouvellement et d'une réappropriation urbains qui témoignent de l'évolution-changement socio-spatiaux, puisque « l'émergence d'un néologisme [toponymique, dans ce cas] est là pour traduire une nouvelle manière d'identifier les éléments de l'environnement, ce qui correspond à une mutation de l'univers représentationnel » (Mannoni, 2010, p. 59).

---

<sup>42</sup> Les altérations phonétiques et les contacts de langues.

<sup>43</sup> Contact des langues qui transgressent les règles linguistiques.

C'est donc une question de représentations sociales (spatiales et sociolinguistiques, entre autres) qui pourrait expliquer, davantage, ces comportements sociolinguistique : la sociotoponymie.

Ainsi, l'étude des sociotoponymes ne peut s'accomplir que dans la transdisciplinarité où doit intervenir, en plus de l'onomastique, la sociolinguistique, la sociologie, la psychologie sociale, la géographie, etc. Cette forme dénominateur de l'espace algérien doit être mise en avant<sup>44</sup> par des chercheurs pluridisciplinaires, afin d'attirer l'attention de la communauté des « décideurs » de l'importance du sociotoponyme : baromètre social et prisme identitaire.

Peut-être assisterions-nous à l'officialisation d'un sociotoponyme. Mais dans ce cas, ce toponyme ne serait plus populaire ! Et de nouveau, la société exprimerait ce besoin naturel de dire à sa manière son espace, un espace mouvant de la mouvance identitaire...et de nouveaux sociotoponymes s'inventeraient.

Il serait, plutôt, recommandé d'ornez les plaques toponymiques<sup>45</sup> de noms officiels (de la post-indépendance), des anciennes<sup>46</sup> dénominations (ex-officiels, les toponymes coloniaux), et des sociotoponymes afin de faciliter les repérages spatio-culturels et mémoriels, aux habitants et aux étrangers des villes algériennes.

**Tableau 1 : Pluralité dénominateur dans les villes**

	<b>Sidi Bel Abbès</b>	<b>Aïn Témouchent</b>
<b>TA</b>	21%	22%
<b>TC</b>	30%	13%
<b>Autre (sociotoponymes)</b>	49% (62/127)	65% (76/116)

*Source* : Merbouh (2016).

**Tableau 2 : Redistribution du Tableau 1**

	<b>Sidi Bel Abbès</b>	<b>Aïn Témouchent</b>
<b>TA (toponymie officielle)</b>	21%	22%
<b>sociotoponymes</b>	79%	78%

*Source* : Adapté du Tableau 1 (ci-dessus).

<sup>44</sup> « Alors qu'elle est omniprésente, la toponymie populaire urbaine n'a guère suscité l'intérêt des chercheurs » (Steffens, 2007, p. 2).

<sup>45</sup> Par exemple, en suivant ce modèle Bruxellois, « dans le quartier populaire des Marolles, à Bruxelles-Ville, les autorités communales ont fait placer, ces dernières années, à côté des plaques de rues portant les noms officiels des plaques avec les anciens noms ou les surnoms populaires ».

<sup>46</sup> Et autres noms attribués avant la colonisation française, dans le cas des villes anciennes algériennes.

## Bibliographie

Ainad Tabet, R. (1998). Sidi-Bel-Abbès : des mythes fondateurs de la colonisation à la libération. *Insaniyat*, 3, 07-24.

Atoui, B. (2005). L'odonymie d'Alger : passé et présent. Quels enseignements? Dans F. Benramdane., B. Atoui, (Eds.). *Nomination et dénomination : des noms de lieux, de tribus et de personnes en Algérie*, 23-52. Oran : CRASC.

Bouvier, J.-C., Guillon, J.-M. (dir.), (2001). *La toponymie urbaine. Significations et enjeux (Actes du colloque tenu à Aix-en-Provence, le 11-12 décembre 1998)*. Paris : Harmattan.

Boyer, H. (2008). Fonctionnements sociolinguistiques de la dénomination toponymique. *Mots*, 86, 9-21.

Cheriguen, F. (2013). Essai d'analyse des fondements et des particularités de l'onomastique maghrébine. Dans F. Benramdane., O. Sadat-Yermeche, (dir.), *Le nom propre maghrébin de l'homme, de l'habitat, du relief et de l'eau. Actes du colloque international organisé par le HCA et le CRASC du 21 au 23 novembre 2010*, 11-16. Oran : CRASC.

Gandini, J. (1998). *Sidi Bel Abbès de ma jeunesse 1935-1962*. Nice : Editions Jacques Gandini.

JORADEP, Article. 9. Décret présidentiel n° 14-01 du 3 Rabie El Aouel 1435 correspondant au 5 janvier 2014 fixant les modalités de baptismation ou de débaptisation des institutions, lieux et édifices publics.

Kadmon, N. (1997). *Glossaire de la terminologie toponymique*. Québec et Paris : GENUNG. <https://bit.ly/3V7Xfxw>

Lajarge, R., Moïse, C. (2008). Néotoponymie, marqueur et référent dans la recomposition de territoires urbains en difficulté. *L'espace politique*, 5. <https://bit.ly/3Csz99p>

Mannoni, P. (2010). *Les représentations sociales*. Paris : PUF.

Merbouh, H. (2011). Toponymes urbains à Sidi Bel Abbès-ville (Algérie) : usages, représentations et identités sociolinguistiques. *Nouvelle Revue d'Onomastique*, 53, 127-141. Lyon : SFO. <https://bit.ly/3CrQoHE>

Merbouh, H. (2013). Les toponymes urbains à Sidi Bel Abbès : usages, conceptions et représentations. Vers une socio-onomastique ? Dans F. Benramdane., O. Sadat-Yermeche, (dir.), *Le nom propre maghrébin de l'homme, de l'habitat, du relief et de l'eau. Actes du colloque international organisé par le HCA et le CRASC du 21 au 23 novembre 2010*, 121-132. Oran : CRASC.

Merbouh, H. (2016). Langues, identité(s) et urbanité dans les villes de l'Oranie. Le cas de Sidi Bel Abbès et de Aïn Témouchent. [Thèse de doctorat, ENS Bouzaréa].

Merbouh, H. (2017). Éléments pour une carte sociolinguistico-urbaine d'une ville Algérienne. *SOCLES*, 1, 131-142.

Merbouh, H., Nedjraoui, F.-Z. (2016). De la toponymie populaire en Oranie ...de Sidi Bel Abbès à Tlemcen. Dans *De La toponymie algérienne : du local au national, Actes du colloque national du HCA*, les 25, 26 et 27 juillet 2015, 54-62. Jijel-Alger : ENAG.

Moussaoui, A. (2004). Entre langue administrante et désignations ordinaires : nommer et catégoriser les lieux urbains en Algérie. In Wald P., & Leimdorfer F. (Eds.). *Parler en ville, parler de la ville. Essais sur les registres urbains* (p. 77-90). Paris : Editions UNESCO-MSH.

Moussa-Boudjemaa, S. (2009). *Aïn Témouchent. Chroniques des temps anciens*. Oran : Dar El Gharb.

Ouldennebia, K. (2005). La commune coloniale de Ain-Témouchent. Dans *El-Hiwar El-Fikrie*, 07, 25-32. <https://bit.ly/3UdiWuy>

Podhorná, A. (2004). Parlers argotiques. Comparaison morphosémantique et formelle : exemple des « argotonymes ». Dans *Rencontres françaises*, 287-294. Brno 2003. Brno : Masarykova univerzita.

Steffens, S. (2007). La toponymie populaire urbaine hier et aujourd'hui. *Brussels Studies*, 9, 1-13, <https://bit.ly/3frICEI>

Yermeche, O. (2018). Les dénominations de lieux en Algérie : entre toponymie coloniale, toponymie(s) officielle(s) et toponymie(s) spontanée(s), *Études et Documents Berbères*, 39-40, 387-400. <https://bit.ly/3roxjfw>